

Le chant des ténèbres

Je dors. Un sommeil étrange, où mes souvenirs et mes pensées sont les seuls rêves qui me viennent parfois : un sommeil où je n'ai pas le droit à l'oubli.

Ils m'ont enfermé dans cette longue nuit, comme un animal qu'on met en cage ; comme une épée qu'on range au fourreau. Nombreux étaient ceux qui auraient préféré qu'on me tue : les plus sensés, sans doute. Les plus prudents. Mais des voix se sont élevées, arguant que la menace venue de l'Est pouvait renaître. Et qu'alors, je serais de nouveau utile : mon existence seule serait une arme plus terrifiante qu'une armée.

Alors, les mages m'ont endormi, de ce sommeil sombre, lourd comme la pierre des tombeaux. J'ai troqué mes chaînes d'acier contre les fers invisibles de leurs sortilèges. Dans la crypte profonde où ils m'ont descendu, j'attends le jour où les tambours de guerre battront dans les collines ; où les cors d'alerte résonneront sur la lande grise. J'attends qu'ils relâchent la bête. Moi.

Ce jour viendra, forcément, l'homme étant ce qu'il est. La paix précaire qu'ils ont voulue volera en éclat, par désir de posséder, par bêtise, par avarice, ou juste parce qu'il est dans la nature de l'homme de prendre par la force ce qu'il ne possède pas. Qu'importe ce qui ramènera la guerre ; j'ai mes propres raisons de me battre.

Avant tout cela, j'ai été un homme comme les autres : je connaissais la peur, mais je savais rire. Je connaissais le doute, l'espoir. Je pouvais chanter et pleurer ; et aimer les miens.

Notre terre est une contrée sauvage, un chaos de rocs, de landes, de bruyères. Au fond des ravines, l'eau des torrents coule puissamment, jusqu'aux lacs noirs et calmes, dans l'ombre épaisse des forêts de chênes.

Pays rude, brûlé par les étés, glacé par les hivers : pays de vents hurlants et de nuages bas, de soleil implacable et d'arbres torturés...

Quand l'Est et l'Ouest se sont déclarés la guerre, nous ne nous sommes pas sentis concernés. Nous n'étions d'aucun camp, nous n'avions pas d'alliances. Qu'avions-nous qu'ils auraient pu nous envier ? Ni grande ville, ni riche culture ; pas de ports ou de routes commerciales ! Nous étions éleveurs, chasseurs, bergers. Nos châteaux étaient des maisons fortifiées, nos armées de simples milices.

Mais, très loin d'ici, un général ou un roi à conçu un plan de bataille. Notre pays est devenu une position stratégique. Et les armées de Régur, le royaume de l'Est, se sont abattues sur nos terres. Les soudards bardés d'acier ne venaient pas conquérir, ou soumettre : ils venaient massacrer, brûler, violer, anéantir.

Ma vie d'homme à pris fin, un soir de printemps, devant ma maison en flamme.

Pendant que la femme que j'aimais hurlait, et que les gémissements de mes enfants déchiraient mon âme, les lames des soldats me déchiraient le corps et les cris des miens se mêlaient au rire gras de mes bourreaux. Et ils s'y mêlent encore, dans les ténèbres de mes nuits écarlates.

J'aurais dû mourir, cette nuit-là ; je l'ai voulu, je l'ai espéré : Quitter le calvaire qu'était devenue mon existence, pour le repos éternel.

Mais cela m'a été refusé : mon corps à survécu à ses blessures. Sanglant, brisé, abritant une douleur sans fin, l'animal en moi refusait de mourir.

Je me suis trainé au matin, loin des cendres de ce qui avait été ma vie, de ceux qui avaient été les miens. Pendant des jours, j'ai erré sur la lande, buvant l'eau de pluie, mâchant des racines, dans un brouillard rouge, plus qu'à demi fou. Quelque chose en moi s'éveillait, quelque chose de si puissant, de si fort, que cela repoussait même le spectre de la mort.

Un soir, près d'une source claire, au fond d'un vallon envahi de nuit, je suis tombé sur un soldat isolé : éclaireur perdu, déserteur ?

Je me suis approché en rampant. Les flammes de son feu de camp jetaient des ombres sanglantes sur son visage ; j'y voyais le reflet de mes bourreaux. Les bruits de la nuit se confondaient avec le hurlement des miens.

J'ai bondi sur son dos, mes dents ont déchiré sa gorge ; il a hurlé une fois, et ce bruit a résonné en moi comme une musique divine ; son sang a envahi ma bouche, et l'espace d'un bref instant, alors que la vie quittait son corps, et qu'une terreur abyssale emplissait ses yeux, j'ai connu un bref moment de paix.

Cette nuit-là, alors que je dormais prêt du cadavre, le corps et l'esprit abreuvés de son sang, j'ai réellement commencé à changer. Certains prétendent que j'ai passé un pacte avec les forces obscures, les démons qui rôdent dans les ténèbres. Si c'est le cas, je ne m'en souviens pas ; mais si c'est vrai, je ne le renie pas non plus. Qu'importe le comment ; la Haine et la Vengeance ont trouvé un être à investir de leurs pouvoirs : des Dieux anciens, féroces, qui

n'attendent que notre appel ; des forces primordiales, qui suivent l'homme depuis l'aube des temps. Je sais que je n'ai pas vendu mon âme : mon âme et mon cœur m'avaient déjà été arrachés par les hommes.

Au cœur de la nuit, je me suis éveillé ; les loups étaient là : un cercle d'yeux jaunes, des formes souples bondissant dans la nuit. Je n'avais pas peur : je reconnaissais ces regards, je comprenais la flamme sauvage qui les animait : c'était un reflet de celle qui brûlait en moi. Nul mal ne me viendrait des créatures de la nuit ; j'étais l'un deux, et j'étais aussi plus que cela. Je me suis écarté de ma victime pour les laisser se nourrir. La meute s'est ouverte en grondant et en gémissant pour me laisser le passage.

Ma nouvelle existence a commencé : au matin, j'ai pris les armes du soldat, et je suis reparti. Le vent m'apportait des odeurs, qui me guidaient aussi sûrement que des chemins : Le sol sous mes pieds gardait la trace et le souvenir de tous ceux qui l'avaient parcouru. Dans les rides à la surface de l'eau, je pouvais voir les pas qui l'avaient troublée loin en aval.

Le jour, je suivais les traces des petites troupes, je repérais les campements disséminés dans les collines ; je pistais les éclaireurs isolés.

Les nuits étaient miennes : j'étais une ombre, un fantôme, une créature puissante, un prédateur invisible.

Les éclaireurs commencèrent à disparaître ; les sentinelles qui s'éloignaient des feux furent englouties par la nuit ; les ténèbres recouvrirent les patrouilles qui fouillaient les collines. Les soldats de Régur commencèrent à retrouver les corps de leurs camarades : des cadavres empalés, écorchés, mutilés, dévorés. Des têtes tronquées étaient jetées aux abords ou au milieu des camps. Des guirlandes d'entrailles et des viscères décorèrent les arbres tout autour d'eux.

Les loups venaient toujours à la nuit. Invisibles sous l'astre diurne, ils rôdaient dans mes parages dès que la lune s'élevait dans le ciel. Leurs longs et lugubres appels nocturnes ajoutaient encore à la terreur de la soldatesque ! J'appris à hurler comme eux, à saluer le retour des ténèbres. Souvent, ils se nourrissaient des holocaustes que j'abandonnais derrière moi. Bientôt, ils apprirent à cerner un reitre isolé, à désarçonner un cavalier en effrayant son cheval : à poursuivre un homme dans la nuit, jusqu'à ce qu'il hurle de frayeur, qu'il se souille de ses urines, qu'il ne soit plus qu'une loque obscène ; mais jamais ils ne le mettaient à mort : ce privilège était le mien.

La peur, les cris de souffrance, la terreur étaient un baume sur mes blessures. J'ai parfois essayé de chercher l'oubli dans les gourdes d'alcool fort que je prenais sur les cadavres, mais seul le sang, seule la vengeance parvenait un instant à m'apporter l'oubli. Ma paix ne durait guère. Un si bref moment, une courte épiphanie : dès que cessaient les cris des hommes que je suppliciais, dès que l'enfer ouvrait ses portes pour les accueillir, le souvenir des miens venait à nouveau me brûler au fer rouge : et je me remettais en chasse.

Pour les hommes de l'Est, la nuit devint synonyme de terreur, la fin du jour annonçait les horreurs à venir : les hurlements des loups les plongeaient dans un effroi de plus en plus grand.

J'appris à prolonger les agonies, à faire de la mort un espoir, pour ceux qui tombaient entre mes mains, à renvoyer des hommes émasculés, yeux crevés, mains coupées, dans les campements de l'armée, pour semer la panique chez leurs camarades, à laisser un moribond hurler des heures, à portée de voix de ses amis, pour les rendre fous de peur.

Ils nous traquèrent, bien sûr. Le jour, leur courage renaissait un peu, et ils se lançaient sur nos traces ; à pied, à cheval, en groupes compacts, tâchant de remonter notre piste sanglante. Mais les loups sont endurants, rusés, rapides. Ceux qui me suivaient ressemblaient à des fantômes, des créatures surnaturelles... Quant à moi, ils ne me trouvèrent jamais : Comment capturer un cauchemar en plein jour ?

Loin, dans la plaine, leur guerre continuait. Un beau jour, les troupes furent rappelées pour soutenir les combats. Finalement, notre contrée n'était d'aucune importance dans le conflit. Et les pertes qu'ils subissaient se faisaient en vain, loin des batailles cruciales. Comme elles étaient venues, les armées de Régur quittèrent le pays. Notre extermination n'avait été qu'une erreur tactique.

Je n'avais pas de maison où retourner. Pas de bras aimants à retrouver après la bataille. Je n'étais plus humain ; et ma soif de vengeance n'était pas assouvie. Le besoin écarlate se faisait sentir, de plus en plus fort chaque nuit. La meute et moi, nous avons suivi la piste de nos proies.

Ils avaient agi comme des bêtes fauves, et c'est comme des bêtes que nous les avons traqués. Le lent retour des hommes bardés d'acier est devenu une retraite hâtive, puis une fuite éperdue. Ils ne dormaient presque plus, avançaient à marche forcée, brûlaient des feux de plus en plus grands la nuit, pour écarter les ténèbres. Peine perdue !

Chaque nuit, des hommes mourraient, et le chant sauvage des loups s'élevait vers les étoiles pâles ou la lune indifférente. Au lieu de se disperser sur la distance, ma meute démoniaque augmentait sans cesse, comme si tous les loups du monde étaient attirés vers moi comme par un fanal. La joie sauvage de tuer était comme une flamme dans mes veines, et je devenais chaque soir plus fort, plus cruel, plus impitoyable.

Pour les Rois et les puissants, l'or et le sang coulent de la même source, et les ennemis d'hier sont les alliés de demain. La paix fut signée entre les royaumes, et des cadeaux, des terres et des promesses furent échangées. Des hommes vinrent dans les collines, pour crier la nouvelle. Mais les loups se moquent de la paix. On ne pouvait rien m'offrir, sauf d'autres nuits, et d'autres victimes.

Alors vinrent les sorciers.

Un soir, au lieu du hurlement des loups, d'étranges tambours retentirent dans les ténèbres grandissantes...Un rythme funèbre et menaçant, un long roulement sans fin qui résonnait sur les pierres et les bois, qui semblait naître de la terre même. La lune pleine fut voilée d'écarlate, et une peur sans nom, incontrôlable, me fit me terrer dans un terrier obscur.

J'entendis faiblement, comme un écho lointain, la plainte de mes amis nocturnes que le son surnaturel forçait à fuir au loin.

Au matin, ils me cernèrent. Quatre mages décharnés, en robes jaunes ornées de curieux symboles, et une vingtaine de soldats, armés de boucliers, de gourdins et de cordes.

Je me jetais dans la bataille, en grondant, mais j'étais devenu une créature de la nuit : Le jour diminuait mes forces. J'en tuais plusieurs, mais ils finirent par m'assommer, car ils avaient pour mission de me prendre vivant. Ils me chargèrent de chaînes, m'enfermèrent dans une cage d'acier, et me ramenèrent en charrette vers ma terre natale.

Le voyage dura plusieurs jours, et, chaque nuit, un cercle hurlant et grondant se rassemblait autour du camp de mes geôliers. Je hurlais aussi, de rage et de fureur meurtrière, appelant la meute à passer à l'attaque. Mais les hommes jaunes veillaient, et des sorts puissants tinrent les loups à distance. Le dernier soir du voyage, la voix des bêtes se tintât de désespoir. Ma route s'achevait.

Dans une antique citadelle de mon propre pays, des hommes de mon ancienne race tinrent conseil. Barons puissants, nobles seigneurs, princes de ma terre natale, ils me questionnèrent, m'accusèrent, comme si c'était moi le criminel. A leurs yeux, je n'étais plus un homme, mais un monstre, une horreur nocturne, une incarnation des terreurs rôdant aux frontières des ténèbres. Ils avaient raisons, bien sûr. Je pouvais lire la peur dans leurs regards, et là encore,

ils avaient mille fois raisons. Je grondais et grognais, et ma soif de mort était telle que j'aurais pu les tuer tous si seulement j'avais réussi à briser mes chaînes.

Je voulais mourir, mais ils ne m'ont même pas accordé cela.

Voilà pourquoi je dors, de ce sommeil étrange qui n'en est pas un, dans cette crypte profonde...

Mon existence et mon sort ont été portés à la connaissance des autres Royaumes, et il est bien connu qu'on me relâchera si une invasion menace ma terre.

Les fous ! Ils ne comprennent pas... Mon seul peuple, dorénavant, est celui qui court sur la lande, la nuit venue ; et dont le hurlement sauvage me parvient toujours, au cœur de la terre noire et des pierres scellées, nourrissant ma force et ma haine.

La guerre reviendra, et je sortirai. Dans cent ans, dans mille ans, qu'importe. Et les hommes comprendront pourquoi ils craignent la nuit.